« ISOLA, OU L'INQUIÉTANT ISOLEMENT » : ÉLÉMENTS D'UNE POÉTIQUE DE L'INSULARITÉ (DIANE DE MARGERIE)

SOPHIE SCHUMANN

Abstract.
Cet article analyse *Isola. Retour des îles Galapagos* de Diane de Margerie, en se concentrant sur la poétique de l'insularité développée dans le récit. À travers des descriptions détaillées des îles et de leur faune, l'auteure explore la relation entre l'individu et l'île, utilisant des références intertextuelles pour enrichir son propos. L'étude s'appuie sur des théories littéraires, notamment celles de Horst Brunner et Gilles Deleuze, et examine comment l'isolement insulaire génère chez l'écrivaine une quête artistique et intérieure, marquée par une transformation personnelle.

Inhaltsverzeichnis dieser Ausgabe

2025 | Vol. 11

Étonnantes voyageuses:

Réécrire le monde au féminin

Seite 36-61

vistazo.

Schumann, Sophie (2025): „ 'Isola, ou l'inquiétant isolement': éléments de l'insularité (Diane de Margerie) ». *vistazo*, Vol. 11, 36-61.

« ISOLA, OU L'INQUIÉTANT ISOLEMENT » : ÉLÉMENTS D'UNE POÉTIQUE DE L'INSULARITÉ (DIANE DE MARGERIE)

SOPHIE SCHUMANN

1. Introduction

L'objet de ce travail est l'ouvrage *Isola. Retour des îles Galapagos* (2003) de l'écrivaine française Diane de Margerie. Cet ouvrage relève d'une littérature personnelle et argumentative basée sur son vécu et ses impressions lors de son voyage aux îles Galápagos. Le but de cette analyse est de dégager la poétique de l'insularité développée dans le récit. À cet égard, l'accent est mis sur les moyens linguistiques et stylistiques employés par l'auteure pour décrire les îles, et plus précisément les îles Galápagos. Par exemple, dans ses multiples descriptions de la nature des îles Galápagos, ou dans sa description des animaux. Son œuvre possède aussi des caractéristiques poétiques grâce à ses nombreuses références intertextuelles.

Le deuxième chapitre présente d'abord les caractéristiques littéraires du récit. Nous abordons à ce sujet la spécificité du genre de la littérature de voyage. Cette partie du travail s'appuie notamment sur l'article « La littérature de voyage et d'ascension : du passage de la relation de voyage à la conscience de la relation au monde » de Françoise Besson (2017).

Les trois chapitres qui suivent abordent la notion d'insularité, qui occupe une place centrale dans ce travail. Des approches de définition importantes sont tirées de Horst Brunner dans son ouvrage *Die poetische Insel. Inseln und Inselvorstellungen in der deutschen Literatur* (1967), ainsi que de Gilles Deleuze dans le volume *L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974* (2002). Dans le cinquième chapitre, nous abordons en détail l'écriture poétique de l'auteure et nous comparons la perception subjective de Diane de Margerie à celle, plus neutre, d'un cartographe.

La partie principale de ce travail est basée sur la classification de Brunner de l'île en zones « intérieure » et « extérieure ». Dans les deux chapitres d'analyse suivants, nous allons classer les symboles et les thèmes de l'ouvrage en fonction de ces deux domaines, pour ensuite les analyser dans le contexte d'une poétique de l'insularité. Dans ce contexte, l'entretien avec Diane de Margerie dans le recueil *Îles funestes, îles bienheureuses* (2004) édité par Émeric Fisset est une source importante, ainsi que plusieurs références intertextuelles de Diane de Margerie. À partir de cette analyse, nous allons enfin répondre à la question de savoir comment l'isolement (sur l'île) crée chez l'auteure un besoin d'art et de poésie et évoque un changement intérieur.

2. Caractéristiques littéraires du récit

Isola. Retour des îles Galapagos est un texte narratif en prose, même s'il comporte des éléments poétiques. Nous y trouvons une multitude de références intertextuelles et de nombreuses figures de style. *Isola* est un carnet de voyage tout en étant un journal intime où Margerie communique ses pensées personnelles au lecteur. L'ouvrage reconstitue le journal de l'auteure qu'elle a tenu pendant son voyage aux Galápagos en hiver 2000 (cf. Fisset, Brosse 2004 : 118). Il se compose de dix chapitres dont les titres sont déjà une référence à l'écriture poétique de l'ouvrage. Dans chaque partie, Margerie précise quand elle a visité certains endroits, en mentionnant des dates et des lieux précis, renforçant ainsi l'apparence de récit de voyage de son texte.

Comme l'explique Françoise Besson dans son article, c'est le récit de voyage qui « éveille notre conscience de l'autre et du monde » (Besson 2017 : par. 1). Besson souligne à cet égard qu'une caractéristique de la littérature de voyage, c'est « l'observation de l'infiniment petit, la minuscule fleur ou l'insecte, [qui] conduit le voyageur […] à avoir un rapport au monde plus humble » (Besson 2017 : par. 8). La citation suivante de Diane de Margerie confirme cette affirmation :

> Cet envol d'insectes loin des 'flaques' me semble cerner l'essentiel du voyage qui tient au trajet en lui-même, un trajet éphémère mais hors du temps, qui répond à un appel puissant et remplace la durée par l'espace. (IL :: 133)

La comparaison avec le monde animal pousse l'auteure à réfléchir plus profondément sur l'origine du voyage. L'expression « trajet éphémère mais hors du temps » exprime l'impression d'intemporalité de son voyage. Chez Margerie, ce sont surtout des émotions durables qui lui demeurent après son séjour aux Galápagos et qui, comme on peut le constater dans le dernier paragraphe de l'ouvrage, la poussent à écrire :

> De toutes ces images liées à des îles […] laquelle surnage dans mon esprit ? Oui, c'est bien elle […] une image de victoire, de liberté, de triomphe, l'image d'un envol, d'un trajet qui serait plénitude […] alors heureusement […] surgit la pensée de l'encre noire et le fait de pouvoir écrire, écrire un livre en quelque jours ; les mots se pressent, j'entends le livre au fond de ma tête, sonore, avec les vagues – mais non, le livre n'est pas écrit, il flotte seulement, tandis que la houle soulève encore l'esprit. […] voguant d'une île à l'autre, ne sachant d'où je viens et encore mais où je vais – ce que l'on appelle, dans notre pauvre langage humain, être perdue en allant, comme l'écrit Baudelaire, 'n'importe où hors du monde'. (IL : 139, 140)

Cette citation met également en évidence le fait que la nature est une source d'inspiration puissante pour sa création littéraire. La référence à Charles Baudelaire renforce ici le sentiment de sa recherche existentielle et de son aspiration à la liberté créative. Dans le cadre de ce travail, notre objectif est donc, comme précisé, de dégager quelques éléments d'une poétique de l'insularité.

3. La notion d'île

Il existe plusieurs façons de définir les îles. Dans ce chapitre, nous allons donner un aperçu des définitions géographiques et des considérations philosophiques. Les îles sont depuis l'Antiquité des concepts de l'histoire culturelle européenne et peuvent représenter à la fois un paysage géographique et un paysage intime. L'île peut représenter un paradis, un lieu de désirs, un refuge intérieur ou un lieu d'évasion, un lieu de solitude et d'abandon ou un lieu de peur et de terreur (cf. Pichler, Jurcic, Roca Arañó, Siguan 2023 : 11 et Genet 2001 : 16).

L'île peut, de façon simple, être « définie comme une terre entourée d'eau » (Grondin, Genevois 2022 : par. 1). Le géographe considère qu'il s'agit là d'une structure topologique bien définie. Néanmoins, cette discontinuité physique comporte aussi certaines limitations, telles que l'enclavement, l'éloignement mais aussi l'isolement (cf. Grondin, Genevois 2022 : par. 1 et Moles 1982 : 281). D'après Bernardie-Tahir et Taglioni dans leur article « Les territoires insulaires : des lieux d'exception » (2016 : 44-49), il est souhaitable d'éviter ces considérations purement quantitatives, qui forment la base de la nissonologie, car les limites d'îles impliquent aussi des dimensions psychologiques (cf. 2016 : 44). C'est la raison pour laquelle Brunner définit l'île à la fois sur le plan géographique et sur le plan temporel. Il en décrit quatre caractéristiques. L'île est close, limitée, a une forme temporelle caractéristique – la durée, qui est sensée stagnante ou circulaire – et est en antithèse au monde (cf. 1967 : 22, 23). Nous examinerons plus en détail la forme temporelle particulière de la durée dans chapitres qui suivent.

Selon les éditeurs de l'œuvre *Inseln als literarischer und kultureller Raum*, la situation particulière de l'île, évoquée par Brunner, réunit la plupart des représentations de l'île (cf. Pichler *et al.* 2023 : 11). De cette manière, elles représentent un espace à l'extérieur, à la périphérie, et constituent un cosmos distinct. La situation particulière de l'île la démarque donc de la normalité qui prévaut sur le continent (cf. 2023: 11). Les îles sont fréquemment le symbole d'un monde bipolaire « des Innen und Außen, des Eigenen und Fremden […] » (cf. 2023 : 11). Brunner se concentre dans son œuvre spécifiquement sur cette relation entre « l'intérieur » et « l'extérieur » du monde, en tant qu'espace poétique (cf. 1967 : 24, 25). Dans le chapitre qui suit, nous examinerons plus en détail cette bipolarité.

Leur existence peut aussi être considérée comme bipolaire. La référence que fait Margerie à Gilles Deleuze est intéressante à ce sujet. Dans son ouvrage Deleuze analyse, en effet, la signification de la notion d'île. Les îles continentales se sont séparées d'un continent et sont par conséquent des îles dérivées. Elles ont quasiment rompu avec leur passé. La séparation d'un continent résulte d'une désarticulation, c'est-à-dire d'une rupture causée par une érosion, par exemple (cf. Pichler *et al.* 2023 : 11, Appinger 2006 : 4 et Deleuze 2002 : 11). D'après Deleuze « elles survivent à l'engloutissement de ce qui les retenait » (2002 : 11).

Contrairement aux îles continentales, les îles océaniques sont originelles et essentielles. Composé de coraux, un véritable organisme se révèle dans les îles. Elles ont émergé du fond de la mer à la suite d'éruptions volcaniques ou d'autres phénomènes géologiques. Certaines îles sortent lentement de la mer, en groupe ou individuellement, tandis que d'autres disparaissent et reviennent (cf. Pichler *et al.* 2023 : 11 et Deleuze 2002 : 11). Les îles Galápagos dont parle Margerie dans son ouvrage sont des îles océaniques d'origine volcanique. Deleuze mentionne à cet égard deux significations centrales de l'île pour l'être humain, la séparation et la création (cf. 2002 : 12 et Appinger 2006 : 5):

> Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence. (Deleuze 2002 : 12)

La notion de séparation et de création renvoie aux typologies de formation géologique des îles. La citation de Deleuze illustre la nature ambivalente des rêves d'îles. D'une part, les îles peuvent symboliser un nouveau départ. Nous pouvons remarquer une similitude avec les îles qui émergent du fond de la mer. Margerie le souligne également dans son ouvrage :

> J'aime l'accent mis sur un imaginaire lié au désir d'une deuxième naissance. 'La seconde origine […] est donc plus essentielle que la première…' ou encore ' … il ne faut pas que tout commence, il faut que tout se répète …' et Gilles Deleuze mentionne le mythe du déluge, l'histoire de l'Arche de Noé qui s'arrête 'au seul endroit de la terre qui n'est pas submergé, au lieu circulaire et sacré'. (IL: 135)

De l'autre côté, les îles peuvent aussi créer un sentiment de séparation. À l'instar de l'émergence des îles continentales, les îles peuvent susciter une sensation d'absence de connexion avec le continent (cf. Deleuze 2002 : 12). Cette contradiction est soulignée par Diane de Margerie dans son ouvrage :

> L'Île ne fait-elle pas toujours resurgir l'idée d'un Antérieur oublié, d'un Tout dont elle faisait autrefois partie, obsédant du fait même que l'on ne sait plus comment, et où, ont eu lieu leur coupure ? L'Île n'est qu'une partie d'un tout. Ou alors une inquiétante émanation des profondeurs volcaniques. Comment savoir si, dans la fascination que nous éprouvons, nous cherchons à nous rattacher, ou à nous détacher ? Voulons-nous couper le cordon, ou bien, du fait d'être entourés d'eau, et solitaires, avons-nous la nostalgie de la matrice, de l'énigme dont l'île est issue ? (IL : 88, 89)

Nous pouvons voir cette partie du texte comme une réflexion philosophique de l'auteure sur la nature et l'importance des îles. Margerie se questionne sur l'isolement d'une île et sur sa relation avec un ensemble plus large. Elle évoque l'idée que les îles sont issues d'une séparation ou d'une émanation. La relation entre l'île et l'eau qui l'entoure et le désir d'y adhérer ou de s'en détacher suggère une confrontation plus profonde avec l'identité, l'isolement et la connexion. Margerie réfléchit à la signification métaphorique des îles et à leur force symbolique.

4. La notion d'insularité

L'interrogation de Diane de Margerie sur la signification métaphorique de l'île nous conduit directement au cœur de notre étude, qui traite de la poétique de l'insularité. Appinger affirme que la forme géographique de l'île amène à l'idée idéale d'une île, « eine Metapher, eine Denkfigur, die eine Abstraktion der Eigenschaften, die die reale Raumform anbietet, versucht » (2006 : 5). Pichler et les autres auteurs confirment la réflexion d'Appinger dans cette citation : « Die Insel kann für vieles stehen, sie bietet Raum genug, um sich mit Inhalt füllen zu lassen » (2023 : 13; cf. aussi Grondin, Genevois 2022 : par. 1-4). Le résultat est un espace abstrait, souligné par Appinger : « Genau dieser Idealraum und seine Elemente […] soll mit dem Begriff *Insularitäten* ausgedrückt werden […] » (2006 : 5).

Nina Weigel souligne également cet aspect, en ajoutant qu'il s'agit de concepts insulaires qui ont été influencés culturellement pendant des décennies (cf. 2023 : 374). Elle définit la notion d'insularité (« Insularität ») comme « [d]ie Gesamtheit der kulturellen Inselvorstellungen » (2023 : 374). Weigel fait référence à Anna Wilkens, qui avait déjà essayé de définir le terme dans son essai « Ausstellung zeitgenössischer Kunst : Inseln – Archipele – Atolle. Figuren des Insularen » (2011 : 57-98) quelques années auparavant. Wilkens inclut dans son exposé les stéréotypes associés aux îles, liés à leurs représentations culturelles. Il s'agit d'endroits gérables, maîtrisables, fermés et isolés, donc intemporels (cf. 2011 : 62). Elle cherche également à approfondir l'analyse de la notion d'insularité, en suggérant deux interprétations possibles. Tout d'abord, elle propose de distinguer la notion d'île de celle d'insularité. Le terme « insularité » est souvent utilisé comme synonyme d' « isolement » ou de « phénomènes d'isolement ». L'auteure souligne que les îles géographiques ne sont pas nécessairement associées à cette insularité (cf. 2011 : 62). En d'autres mots, l'isolement géographique ne signifie pas l'isolement culturel ou social d'une île.

D'un autre côté, c'est la deuxième approche de Wilkens, nous pouvons aussi considérer l'insularité comme une qualité directement liée à une île. Cette insularité ne peut être trouvée ailleurs que sur l'île. Wilkens souligne que le résultat d'une telle réflexion ne peut jamais être limité à un seul concept d'insularité (cf. 2011 : 62).

Diane de Margerie s'intéresse également aux différents concepts d'insularité. Dans son ouvrage elle fait allusion à divers écrits littéraires qui exposent différentes conceptions culturelles de l'île, et donc des notions d'insularité. Ainsi elle se réfère par exemple à *L'île du docteur Moreau* (cf. IL : 76, 90, 92) de H.G. Wells, à l'ouvrage *Au cœur des ténèbres* (cf. IL : 73, 74, 76) de Joseph Conrad ou à *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (cf. IL : 56, 60, 62, 63) de Michel Tournier. *Moby Dick* (cf. IL : 40, 44-46, 126) de Herman Melville et *La Genèse* (cf. IL : 136-138) de la Bible offrent également des points de vue différents. L'accumulation des représentations insulaires de ces œuvres littéraires crée une description d'un lieu à l'extérieur, c'est-à-dire dans ce contexte situé à la périphérie. Sa position particulière le sépare de la « normalité du continent » et en fait un cosmos complet (cf. Pichler *et al.* 2023 : 11). Brunner affirme à cet égard que l'image de l'île dans les œuvres

littéraires est influencée par les idées d'une culture dominante, ce qui a également un impact sur l'évaluation spatiale de l'île (cf. 1967 : 25).

Weigel (cf. 2023 : 374) et Wilkens (cf. 2011 : 62) remarquent que les concepts d'insularité qui s'approchent des îles réelles posent aussi des problèmes. Bien que les idées ne soient pas toujours dérivées de véritables îles, elles y sont transposées. Cela détermine ensuite la perception de l'île et fausse ainsi la réalité. Cela affecte aussi la perception des habitants des îles, car celle-ci est « von dominanter Festlandskultur geprägt […] » (Wilkens 2011 : 62). Néanmoins, influencés par les différents concepts d'insularité, les habitants du continent ont une conception des îles différente de celle des insulaires (cf. 2011 : 62). Le concept d'insularité est donc fortement influencé par la perspective : « Ist der Blick von einer auf dieselbe Insel, von einer auf andere Inseln gerichtet, von der Insel zum Kontinent oder umgekehrt? » (cf. 2011 : 62)

5. La notion d'îléité

La perspective subjective évoquée dans le chapitre précédent fait référence à un autre sous-concept lié à l'insularité : la notion d'îléité. En suivant l'argumentation de Bernardie-Tahir et Taglioni, ce terme est d'abord défini par Moles. Pour lui, l'îléité est une grandeur topopsychologique de même qu'une fonction phénoménologique (cf. Bernardie-Tahir & Taglioni 2016: 45 et Moles 1982 : 283). D'après les auteurs, c'est la raison pour laquelle cette notion « pourrait être définie comme la dimension psychologique de l'insularité » (Bernardie-Tahir & Taglioni 2016 : 45). Cependant, le géographe Joël Bonnemaison essaie de différencier les deux termes. L'auteur souligne que l'îléité est moins quantifiable que métaphorique (cf. 1990 : 120) :

> L'îléité participe, en revanche, à l'univers de la représentation et de la métaphore, elle ne concerne pas tellement le fait mais la vision. […] Il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype idéal, variable selon les civilisations, peut-être même selon les individus. Appelons 'îléité' cet archétype, chaque île s'en rapproche plus ou moins. (Bonnemaison 1990 : 120)

À la différence de l'insularité qui englobe l'ensemble de la culture insulaire, l'îléité représente ainsi plutôt une vision individuelle de l'île ce qui implique un aspect psychologique (cf. Weigel 2023 : 374 et Bernardie-Tahir & Taglioni 2016 : 45). « Il y a une symbolique de l'île » comporte l'idée que les îles ont des significations et des associations différentes selon les cultures et les civilisations. L'îléité veut dire que les îles ne se limitent pas à leur emplacement géographique, ce qui caractérise selon Bonnemaison la notion d'insularité, mais qu'elles englobent également des dimensions culturelles et psychologiques plus profondes. Ainsi, elles sont chargées de symboles et de métaphores qui peuvent varier en fonction du contexte et de l'individu (cf. Bonnemaison 1990 : 120).

En récapitulant les approches de définition des notions d'insularité et d'îléité, nous pouvons dire que l'insularité offre un cadre plus large pour les représentations culturelles des îles, tandis que l'îléité se concentre sur la dimension subjective, symbolique et métaphorique de ces représentations. L'insularité englobe toutes les conditions culturelles et sociales, tandis que l'îléité souligne l'importance individuelle et culturelle ainsi que l'idéal des îles. Cependant, les définitions se superposent, ce qui complique une séparation stricte des concepts.

6. La perception des îles Galápagos de Margerie

Diane de Margerie perçoit les îles Galápagos différemment des habitants. Elle est une visiteuse, une voyageuse. Son regard est souvent radieux. C'est ce qui ressort des nombreuses répétitions du mot « magnifique » en référence à la nature des îles Galápagos : « les magnifiques rouleaux du Pacifique », « les frégates dites magnifiques », « je regarde le mâle unique […] Il est puissant et magnifique », « ces magnifiques oiseaux blancs », « un magnifique poisson » (IL : 83, 99, 106, 108, 120).

Bien que Margerie soit une visiteuse, elle se démarque des touristes typiques. Selon une interview avec l'auteure, des amis l'ont accueillie aux îles Galápagos. Grâce à cette opportunité, elle a pu rester deux mois dans les îles, tandis que les touristes ne peuvent séjourner que quelques jours dans l'archipel. En conséquence, son regard se révèle plus authentique et plus proche de la population des îles (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119).

Dans son article « Vivre dans l'île », Joël Bonnemaison souligne que les insulaires sont rarement ceux qui rêvent de l'île. D'après l'auteur, ils la perçoivent plutôt comme un endroit négatif, isolant et source de malheur (cf. 1990 : 119). Les citations suivantes de l'auteure confirment cette affirmation :

> La 'civilisation' qui se développe à Santa Cruz masque à peine la menace de la pollution et de la corruption par l'argent. (IL : 49)

> […] dans Santa Cruz, la délinquance augmente comme partout chaque année à cause de la pauvreté […] la population de Puerto Ayora dépend de plus en plus des produits importés très chers […] des femmes et enfants démunis doivent débusquer coquillages et crabes dans les rochers pour se nourrir. […] J'emprunte tous ces détails à l'ensemble des rapports passionnants qui parsèment l'ouvrage de Christophe Grenier : *Conservation contre nature : les Galapagos*, où il analyse, chiffres à l'appui, le revers de la médaille. (IL : 53)

Les citations montrent que les insulaires de Santa Cruz sont confrontés à de graves problèmes sociaux et économiques. La hausse de la pauvreté et de la criminalité sur l'île met en évidence les conditions de vie parfois précaires de ses habitants. Il est donc envisageable que l'île soit plutôt un lieu de malheur pour ceux-ci. Nous pouvons ainsi affirmer que le point de vue de Diane de Margerie sur les îles Galápagos est à la fois positif et critique.

6.1. Subjectivité

Dans ce chapitre, nous comparons le point de vue subjectif sur l'île de Margerie avec le point de vue apparemment neutre d'un cartographe. La comparaison repose sur les réflexions de Brunner, qui servent de fondement à l'analyse suivante. En cartographie, une île réelle ne peut être considérée que comme une grande ou petite zone de terre entourée par l'eau des mers, des lacs ou des rivières. Un géomètre, tout comme un cartographe, ne perçoit pas de signification secondaire dans l'eau qui entoure l'île. Il ne fait pas non plus l'amalgame de deux îles dans ses idées, ce qui contraste avec ce que Margerie fait régulièrement dans son œuvre (cf. Brunner 1967 : 7, 13) : « en Martinique […] tout me semble plus cossu, plus feuillu, plus aimable, plus *offert*, ce qui me fait préférer la Guadeloupe dense et concentrée, poussiéreuse et révoltée, avec ses paysages tristes mais grandioses. » (IL : 15, 16) Margerie décrit la Guadeloupe de la manière suivante dans une interview :

> Je me suis aussi trouvée à mon aise en Guadeloupe, dans ces paysages volcaniques que je qualifierais presque de dramatiques. La chaleur qui y règne est mon élément naturel : j'aime ne pas pouvoir distinguer la frontière entre l'air extérieur et mon être propre. Et puis il y a cette incomparable 'musique

> de nuit' que font les crapauds. Quant aux Guadeloupéens, ils sont très inventifs, ils ont le goût des couleurs, des vêtements, des danses… Tout cela ressource et inspire. (Fisset, Brosse 2004 : 119)

Lors de cette entrevue, nous pouvons déjà remarquer que l'auteure utilise un langage très riche et puissant pour décrire sa vision des îles. Dans la deuxième phrase de cette citation, elle utilise des éléments métaphoriques pour décrire sa connexion profonde avec la nature. De plus, la musique nocturne des crapauds exprime des émotions fortes et suscite une impression puissante, tout comme la représentation des Guadeloupéens. Le regard de Margerie sur l'île contraste avec la vision d'un géomètre qui sait agencer la terre en formes mesurables, toutes équivalentes, sans contenu essentiel (cf. Brunner 1967 : 13). Cette comparaison repose sur l'analyse de Horst Brunner de l'œuvre en prose *Die Insel* d'Eugen Gottlob Winkler. Celui-ci

> beschreibt diese Inseln nicht wie ein Geometer, Kartograph oder Reisebeschreiber, also mit nachprüfbaren Maßzahlen, normierten Zeichen oder definierten Termini. Der Leser erfährt weder die geographische Länge und Breite, die Fläche, Topographie und Daten wie die Bevölkerungszahl usw. (Brunner 1967 : 12)

Il est possible d'appliquer cette affirmation à l'œuvre de Diane de Margerie. L'auteure ne donne pas non plus de détails géographiques. Chez Margerie, l'écriture des îles devient poétique à travers les images, les sensations, les émotions et les figures de style. Elle a une conscience sensible. Encore une fois, nous pouvons établir un parallèle avec l'œuvre de Winkler. Brunner explique en ce qui concerne *Die Insel :*

> Hier liegt nicht die objektive Beschreibung eines bestimmten Raumes vor, sondern eine Betrachtung, in der sich ein Mensch – ein bestimmter Mensch in einer bestimmten geistigen und historischen Situation – darüber klar zu werden versucht, welche Empfindungen das Raumerlebnis einer Insel in ihm hervorruft. […] für das assoziierende, sich erinnernde, erlebende Bewußtsein […] gewinnen die objektiven Formen subjektive Inhalte, sie rufen Empfindungen in ihm wach […]. (1967 : 13)

Cette affirmation de Horst Brunner s'applique aussi à Diane de Margerie. Nous allons documenter ce fait à travers plusieurs passages du texte qui décrivent la nature des îles Galápagos. En arrivant sur l'île de Santa Cruz, Margerie commence par décrire la mer : « Dès la descente de l'avion, l'étrange couleur laiteuse de la mer m'avait étonnée » (IL : 21). L'utilisation de l'adjectif « étrange » témoigne déjà d'une perception subjective, tandis que le verbe « étonner » exprime le sentiment de l'écrivaine. L'écriture poétique est également illustrée par un grand nombre de comparaisons. C'est surtout le monde animal et végétal qui est ainsi subjectivé par l'auteure : « L'iguane a une peau écailleuse, marronnasse et noire, et sa crête, loin d'être impressionnante, ressemble à des franges de rideaux » (IL: 21). Nous pouvons clairement distinguer la subjectivité des formes objectives dans ce dernier exemple :

> […] le moindre rocher de lave, qui change d'aspect et se meut quand la marée le recouvre et le découvre, se transforme en iguane ; une noix de coco beige-marron qui dérive en flottant devient une otarie ; une feuille rouge de mangrove immobilisée entre des rochers et c'est un crabe orangé ; une grosse masse de lave concave et c'est une tortue renversée par les pirates dont la chair a servi de repas […]. (IL : 82)

C'est d'après Brunner la conscience sensible qui nous permet de perdre notre indifférence à l'égard de l'espace existant (cf. 1967 : 17).

6.2. Les îles Galápagos comme un lieu mystérieux

En suivant l'argumentation de Brunner, une île géographiquement déterminée peut rapidement devenir un endroit mystérieux. La condition nécessaire est une conscience rêveuse mais aussi fantaisiste qui s'empare de l'île

de manière poétique. C'est ainsi que des associations sont établies, amenant la réalité pure de l'île à un niveau supérieur (cf. 1967 : 7). Diane de Margerie nous montre à plusieurs reprises cette conscience imaginative et rêveuse dans son œuvre. Elle ne situe pas l'île sur le plan géographique, mais sur le plan poétique :

> Ce qui nous fascine tellement dans l'Île serait-ce d'être entouré par la mer mangeuse, d'être sain et sauf sur un lopin de terre au milieu du danger, perdu dans 'la mer toujours recommencée' dont on ne sait pas, justement, où elle commence ? Elle finit peut-être sur le rivage, là-bas, pour continuer à vivre sous terre, à resurgir ailleurs en d'autres mers, mais où donc commence-t-elle ? Nous sommes au sec sur notre arche, sur notre lopin de terre, entourés du mystérieux danger d'une mer sans commencement ni fin, sans visage, sans forme, sans yeux, avec sa répétition inépuisable […]. (IL : 129, 130)

La réflexion de l'auteure commence par une question rhétorique au début de la citation. En plus, l'extrait comporte l'allitération « sain et sauf » ainsi que la métaphore et aussi l'allitération « mer mangeuse », les anaphores « sur notre arche, sur notre lopin de terre » et « sans commencement ni fin, sans visage, sans forme, sans yeux ». La citation de Margerie met en avant la sécurité ressentie sur une île par rapport à l'immensité de la mer. Ce manque de délimitation claire est donc associé au danger. L'île est perçue comme un refuge, tel une arche de Noé, au milieu des forces imprévisibles de la nature. La mer représente ainsi symboliquement le danger, tandis que l'île offre la sécurité, métaphoriquement l'arche de Noé, qui offre une protection contre les étendues infinies de la mer. Cette sensation de l'auteure d'une eau inconnue et mystérieuse autour de l'île contraste fortement avec la vision claire et neutre de la mer par un cartographe.

En somme, cet extrait peut être interprété comme une métaphore de l'existence humaine. L'île peut être le symbole de la sécurité limitée que nous cherchons dans un monde imprévisible et dangereux. La répétition de l'infinité de la mer souligne la continuité et l'omniprésence des défis existentiels. Les réflexions subjectives de l'auteure sont également mises en évidence par la citation suivante :

> Arides, arides, ces îles ! Ainsi celle-ci où ne pousse que du lichen et une minuscule plante rouge sang, entre les dalles d'une lave si poreuse qu'un être tant soit peu corpulent la traverserait facilement pour se retrouver au centre de la Terre. Île faite de roches aux formes fantastiques dont un rocher noir et farouche, presque gothique, recouvert de corail blanc, qui ressemble à un château suspendu de Magritte. (IL : 119)

Cette citation comprend la répétition « Arides, arides » ainsi que la comparaison « qui ressemble à un château suspendu de Magritte ». Nous pouvons y trouver également la métaphore « Île faite de roches aux formes fantastiques ». La description faite par Margerie d'une ambiance surréaliste ou féérique sur l'île est renforcée par l'inclusion du tableau surréaliste *Le Château dans les Pyrénées* de l'artiste belge René Magritte. Les tableaux du peintre dépeignent fréquemment des scènes inhabituelles (cf. Mayer 2010 : 6, 22, 117). Selon Margerie, les rochers de l'île de Bartolomée ont des formes fantastiques, tout comme le rocher de Magritte. Chez Margerie, cela donne une impression surréaliste et fantastique. De même que le spectateur/la spectatrice peut découvrir le mystère de la création dans les tableaux de Magritte, Margerie discerne le mystère de la création en observant la nature des îles Galápagos (cf. Mayer 2010 : 6). Margerie ne se contente donc pas de percevoir le « Mysterium der Schöpfung » (Mayer 2010 : 6) de l'île, elle veut voyager au début de la création et la comprendre :

> Aimer ces îles, c'est vouloir revenir au début de la création, point commun entre tant d'œuvres : Defoe, Conrad, Tournier. Voir ce que l'homme a vu dans un temps immémorial. Délire de curiosités, de questions sans réponses. (IL : 74)

L'amour des îles est donc associé à la nostalgie du début de la création. Une caractéristique partagée par de nombreux écrivains comme Defoe, Conrad ou Tournier. Tous ces auteurs s'intéressent à ce qu'un être humain aurait pu observer dans un passé préhistorique.

7. « L'intérieur » et « l'extérieur » du monde

L'île est particulièrement apte à illustrer la relation entre « l'intérieur » et « l'extérieur » du monde, en tant qu'espace poétique (cf. Brunner 1967 : 24, 25 et Weigel 2023 : 375). Ainsi que l'affirme Brunner, c'est surtout sa forme spatiale et temporelle particulière qui fait que l'île est souvent utilisée comme scène ou métaphore pour mettre en contraste « l'intérieur » avec « l'extérieur » du monde. L'île peut être utilisée comme un moyen d'expression poétique pour représenter les antithèses de différentes époques. C'est ainsi que l'île établit un lien entre le moi et le monde, la durée et le caractère éphémère, l'éternité et la temporalité, l'intériorité et l'activité et l'ordre et la diversité (cf. Brunner 1967 : 24).

Le domaine de « l'intérieur » c'est-à-dire le moi, la durée, l'éternité ainsi que l'intériorité et l'ordre est en antithèse avec le domaine de « l'extérieur », représenté par le monde, le caractère éphémère, la temporalité ainsi que l'activité et la diversité. La perception de l'espace et du temps de l'île est déterminée par une conscience humaine qui évalue la relation de l'île avec le monde, c'est-à-dire la relation de « l'intérieur » avec « l'extérieur » (cf. Brunner 1967 : 23-25 et Weigel 2023 : 375).

D'après Weigel, si les nouveaux habitants de l'île sont accueillis de manière amicale, par exemple, l'île sera certainement appréciée positivement. Par conséquent, l'isolement de l'île est lié à la sécurité. La clarté de ses limites équivaut à la visibilité, à l'ordre ou à la concentration. La forme temporelle, la durée, crée une illusion d'intemporalité idyllique (cf. Weigel 2023 : 375 et Brunner 1967 : 23).

Sur la plage des îles Galápagos, l'écrivaine se remémore sa résidence en Sardaigne : « […] je me souviens des autres îles : de la merveilleuse petite maison en Sardaigne où j'étais au début […] comme enveloppée dans un silence absolu » (IL : 56-57). Il est évident dans cette citation que la maison en Sardaigne procure un sentiment de sécurité et de tranquillité pour Margerie. Il semble que l'endroit ait quelque chose de spécial et de magique pour l'écrivaine. La Sardaigne a été un lieu positif, comme on peut le constater également en observant la description de la population : « Les Sardes sont sobres, et les femmes superbes et fières » (Fisset, Brosse 2004 : 119). Néanmoins, la Sardaigne ne correspond pas à « l'île intérieure » (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119) de Margerie, comme l'illustre la citation suivante de son ouvrage : « […] mais il fallut la quitter parce qu'il nous semblait devoir aller vivre ailleurs, là où les yachts des milliardaires ne risquaient pas d'arriver » (IL : 57). Par conséquent, Margerie perçoit l'île de manière différente :

> Le cordon était coupé d'avec la Sardaigne même si j'aimais toujours autant cette île admirable […]. Comme souvent, le continent finit par avoir raison de l'Île. Ce qui subsista ce fut l'intérieur, les forêts de chênes-lièges, […] Éternel combat entre le tourisme et la vie sauvage. (IL : 58-59)

In fine, la Sardaigne est sous l'influence du continent et n'est plus un endroit séparé du monde extérieur. La protection de la nature et du paysage intacts est mise en péril par les milliardaires et les touristes du continent. Cela transforme la perception de l'île en un endroit négatif. Cependant, ce ne sont pas uniquement les influences extérieures qui peuvent altérer l'image de l'île. En cas de problèmes avec la population indigène, l'île se transforme également en un lieu de terreur. C'est la raison pour laquelle

l'isolement de l'île est lié à l'enfermement, à l'étroitesse, au vide et à la limitation. La durée est associée à l'ennui et à la tristesse douloureuse (cf. Brunner 1967 : 23 et Weigel 2023 : 375).

Diane de Margerie partageait cette vision en Sicile, une autre île où l'écrivaine a résidé et qu'elle décrit dans son ouvrage de la manière suivante : « Nous avons alors […] déménagé pour la Sicile. […] J'en garde un souvenir étrange, comme d'un rêve oscillant entre le cauchemar de l'enfermement et la beauté aride, splendide du lieu » (IL : 59). Cette fois, ce n'est pas l'influence extérieure qui la pousse à quitter l'île, ni la nature de l'île, car elle écrit : « Le lieu était magnifique, à la pointe extrême d'une pointe de terre, non loin de Syracuse : une falaise déserte avec quelques agaves et un bouillonnement d'écume au pied des rochers » (IL : 59). C'est plutôt l'attitude des habitants de la Sicile qui déplaît à Margerie :

> La condition féminine notamment y est déplorable, et c'est bien difficile pour moi de vivre dans un pays où je ne puis m'identifier aux autres femmes. […] J'ai alors eu le sentiment que j'étais hors du lieu où je devais être, et que je n'aurai jamais de vie intérieure sur cette île. (Fisset, Brosse 2004 : 119)

L'isolement sur l'île ressemble ici à un enfermement, à l'étroitesse et donc à une limitation spirituelle. En ce qui concerne son identité féminine, Margerie se sent incomprise en Sicile et donc isolée (cf. Brunner 1967 : 23 et Weigel 2023 : 375).

En fin de compte, ce sont les Galápagos que Margerie appelle dans une interview son « île intérieure » (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119). Le voyage vers l'archipel a profondément changé Margerie. Elle parle d'une excursion sur une île isolée, habitée uniquement par des animaux remarquables. Inspirée par la nature des îles, elle se plonge à son retour dans la lecture de tout ce qu'elle peut trouver sur les îles Galápagos. Cela explique ses nombreuses références littéraires, incluant Conrad, Melville ou Darwin (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119). Brunner explique en ce qui concerne la perception individuelle d'une île :

> Damit steht fest, daß die Bewertung des poetischen Raums der Insel nicht zufällig und willkürlich sein wird, sondern daß sie von epochalen und individuellen Gesetzmäßigkeiten abhängt, von Antworten, die ein Dichter oder eine Epoche auf die Frage nach dem Verhältnis von 'Drinnen' und 'Draußen' geben. (Brunner 1967 : 25)

Dans le chapitre d'analyse suivant, nous essayons de différencier la description des îles Galápagos de Margerie dans les catégories du monde « intérieur » et « extérieur », proposées par Brunner. À partir de cette analyse, nous cherchons à comprendre pourquoi Diane de Margerie qualifie les îles Galápagos d'« île intérieure » (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119).

8. L'extérieur du monde

Selon Diane de Margerie l'île contraste fortement avec le monde extérieur. Horst Brunner écrit à propos de l'œuvre en prose de Winkler : « In scharfer Dialektik stehen sich dabei Insel und Welt als das bergende 'Drinnen' und das ängstigende 'Draußen' – geschieden durch die […] Wasserfläche – gegenüber » (Brunner 1967 : 19). Cette affirmation est également valable pour Margerie. À « l'extérieur », la peur de la vie, la peine, la tromperie et la nullité sont présentes. Nous retrouvons fréquemment cette séparation dans l'œuvre de Diane de Margerie, dès les premières pages :

> Chaque fois que je pars pour les îles […] c'est avec ce soulagement extrême de quitter ce qu'ils appellent 'la vie'. […] c'est le moment de filer vers l'île, vers l'anonymat ; c'est enfin la pause dans la culpabilité car le désir de solidarité avec le genre humain nous dépasse, nous déborde. (IL : 13, 14)

Nous pouvons clairement voir la séparation entre « l'extérieur » et « l'intérieur » dans cette citation, car Margerie ressent un « soulagement extrême » à chaque fois qu'elle se rend sur l'île. Cela montre que l'écrivaine souhaite se distancer des aspects négatifs de la vie. Le passage démontre que Margerie est submergée par la responsabilité et les attentes qu'elle a envers les autres à « l'extérieur ». De ce fait elle voit l'île comme un lieu où elle peut s'évader de l'angoisse et de la peine de la vie, un lieu où elle peut se reposer.

Sur l'île, le voyageur/ la voyageuse, y compris Diane de Margerie, échappe au monde et à ses revendications. Le garçon mentionné dans l'œuvre de Winkler « hat […] das Gefühl, auf einer Insel herausgenommen zu sein aus dem reißenden, gefahrvollen Strom des Lebens » (Brunner 1967 : 8). Cette affirmation de Brunner est d'autant plus soulignée par la citation suivante de Margerie :

> Et chaque jour qui passe, je vivrai ce bonheur d'être là où personne ne sait ce que je suis, ni ce que je fais, ni mon nom, ni combien je suis fatiguée des villes, des expériences, du sens du devoir […] ma tête sera pleine à craquer de mots et d'images que je ne trouve qu'au loin, ici, dans les îles […] je vais vivre en pensée, libre de m'adonner, en dehors de tout lieu, temps ou nationalité, à ma patrie intemporelle, celle de l'imaginaire que la Ville Grise s'accorde si bien à tuer. (IL : 15)

Pour Diane de Margerie l'île est un refuge de « l'extérieur ». Sur l'île, nous ne connaissons pas son identité. Il est possible d'identifier, dans cette citation, une motivation pour son récit littéraire de voyage. Elle trouve son bonheur personnel dans les îles, car elles lui permettent de se consacrer à ses pensées. Cela se reflète bien à la fin de la citation.

Dans cette citation, nous trouvons également plusieurs figures de style qui soulignent l'aspect poétique de son ouvrage. Nous pouvons identifier une anaphore avec la répétition de l'expression « ni ». L'extrait du texte contient aussi une antithèse. En mettant en avant les îles comme un lieu de liberté et d'imaginaire, Margerie accentue le contraste entre la « Ville Grise » (IL : 15), une métaphore de Paris comme l'explique l'auteure dans un entretien, et les îles. Dans la métropole, la vie lui semble banale et standardisée (cf. Fisset, Brosse 2004 : 120).

Dans *Die Insel* de Winkler, le monde extérieur est également présenté de manière négative : « Scharf sind hier 'Draußen' und 'Drinnen', die auf den Schein gerichtete Welt der Erwachsenen und die 'maßlos beglückende Stunde' auf der Insel gegeneinander abgesetzt » (Brunner 1967 : 8). Il est à nouveau possible d'établir un lien entre les œuvres. Pour Margerie, Paris est un endroit à l'extérieur. C'est la raison pour laquelle la « Ville Grise » (IL : 15) contraste fortement avec l'intérieur de l'île, qui incarne un moment de bonheur illimité (cf. Brunner 1967 : 8). La citation suivante met à nouveau en évidence le désir de l'île chez Diane de Margerie :

> N'y a-t-il pas, chez nous qui sommes prisonniers des villes, une nostalgie de cette transparence dans notre amour pour les récits des séjours prolongés dans les îles ? Comme si le voyageur ou le nageur ne faisaient plus qu'un avec l'élément liquide […]. (IL : 127)

Margerie voit dans les récits insulaires la possibilité d'échapper à l'espace étroit et restreint de la ville, et de vivre la liberté et la transparence de la vie insulaire. La ville, en tant que contrepartie de l'île, est associée à l'étroitesse et à l'enfermement, alors que l'île représente un lieu de transparence. Dans la citation qui suit nous pouvons conséquemment constater que Margerie perçoit dans l'île une opportunité d'émancipation qui lui permet de se libérer des contraintes sociales et de retrouver une existence animale naturelle :

> Peut-être est-ce surtout cela que nous cherchons dans certaines îles: une rupture totale avec les habitudes, une révolte contre l'état de robot, une

> joie du corps réconcilié avec l'instinct, une plongée dans les mystères qui dépassent les analyses réductrices, une animalité qui n'a rien à voir avec les contorsions de la pornographie, une sensualité qui s'adresse jusqu'aux plantes et au sable – une sorte d'étonnement qui nous laisse pantois devant l'absence de démarcation entre l'océan et le ciel. (IL : 123)

Nous pouvons y constater que Margerie décrit les îles comme des endroits où l'on peut s'évader des exigences de la vie quotidienne. Par conséquent, elles permettent une expérience sensuelle nouvelle du monde. Ces impressions sensorielles évoquées par Margerie mettent encore une fois en avant l'élément poétique de son ouvrage. Selon Margerie, ce sont les choses insignifiantes qui l'entourent dans le monde extérieur qui l'accablent. D'après l'auteure, il est essentiel de s'échapper de ce monde pour ne pas perdre sa propre identité, sinon nous risquons de nous assécher (cf. Fisset, Brosse 2004 : 120). Les premières paroles de son œuvre expriment clairement cette nostalgie d'une délivrance. Margerie cite à ce propos D. H. Lawrence afin de renforcer son affirmation :

> […] Que ne puis-je voguer à jamais sur un petit vaisseau tranquille et solitaire d'une terre à l'autre, d'une île à l'autre, et vagabonder parmi les espaces de ce monde merveilleux ! […] Quitter à jamais les chaînes de la terre ! (IL : 13)

8.1. Le symbole de l'eau

La mer et l'eau sont des éléments centraux dans l'ouvrage de Margerie. Dans ce chapitre, nous nous demandons si l'eau est considérée comme une frontière entre « l'intérieur » et « l'extérieur », ou si l'eau est plutôt un espace intermédiaire entre les deux domaines comme l'esquisse Ottmar Ette dans son article « Insulare ZwischenWelten der Literatur. Inseln, Archipele und Atolle aus transarealer Perspektive » (2011 : 13-56) : « Das Meer, das Wasser bildet […] das unbewegliche Element, den beweglichen Zwischenraum par excellence […] » (2011 : 17).

8.1.1. La puissance

La mer ne paraît tranquille qu'au regard superficiel. Au contraire, elle est constamment en mouvement et en changement (cf. Ette 2011 : 14). Cette agitation est illustrée dans la citation suivante dans laquelle Margerie décrit la mer qui entoure l'île de Santa Cruz :

> De loin parvient la rumeur du Pacifique, plus grandiose que celle de nos océans. Dès la descente de l'avion, l'étrange couleur laiteuse de la mer m'avait étonnée. Impossible de voir aucune démarcation entre ciel et terre. (IL : 21)

La « rumeur du Pacifique » témoigne dans cette citation de la violence de l'eau. Par la comparaison « plus grandiose que celle de nos océans », nous voyons que le bruit du Pacifique apparaît à Diane de Margerie plus impressionnant et plus imposant que celui des océans qu'elle connaît déjà. La supériorité du Pacifique et l'accent mis sur sa grandeur sont également soulignés dans la citation suivante :

> […] une fois parvenue devant le grande large, la force de la marée est telle que je n'ose plus m'aventurer. […] Il m'était impossible de contrecarrer le puissant courant qui revenait vers l'intérieur, comme il est impossible de ne pas faire retour à l'enfance, de maîtriser l'attraction subite pour un être, d'arrêter le temps. (IL : 102)

La force des marées et de l'océan est utilisée pour illustrer l'impossibilité de remonter dans le temps. Comme un courant déchirant, le temps ne peut pas être inversé et contrôlé. La mer est donc transformée en un espace de liberté sans contrôle. Ce mouvement constant et dynamique de la mer est également visible par la couleur de l'eau (cf. Ette 2011 : 14, 15). Au début de son ouvrage, la couleur de la mer qui entoure l'île de Santa Cruz est décrite de Margerie par « l'étrange couleur laiteuse » (IL : 21). Plus loin dans le texte, il est question d'« une mer turquoise » (IL : 73) et à la fin, d'« une mer

étincelante » (IL : 139). En conséquence, le caractère incontrôlable de la mer se reflète également dans le changement constant de ses couleurs.

L'observation qu'il est « [i]mpossible de voir aucune démarcation entre ciel et terre » (IL : 21) démontre clairement que

> Das Meer […] nicht im eigentlichen Sinne *definiert* [werden kann], also in seinen Grenzen und Enden bestimmt werden [kann], verbindet es sich doch mit dem Land, dessen Grenzsaum […] es ebenso in immer neuen Bewegungen durchdringt wie den Himmel, von dem es sich nicht wirklich abgrenzen lässt. Das Meer ist überall […] (Ette 2011 : 14).

La séparation de l'île du continent par la mer peut entraîner un sentiment d'isolement sur l'île (cf. Ette 2011 : 15). Margerie conclut à ce sujet : « L'Île, de par ses limites, engendre le désir d'évasion et donc de la mer ». (IL : 84) Ainsi, la mer est à la fois un symbole de liberté et de séparation.

8.1.2. Le voyage

Le bruit de la mer peut également symboliser le voyage en lui-même ; c'est ce qu'illustre la citation suivante :

> Le voyage : un suspens. […] il me semblait entendre la rumeur de la mer comme l'incarnation même du voyage : partir-revenir ; partir-revenir, toute la nuit. […] j'entendais aller et venir les vagues, aller et venir. Avec elles, le voyage continue. Parfois, j'aspire au repos : que les vagues s'arrêtent comme leur mur figé par Moïse ! Mais je sais que notre voyage commun continuera jusqu'au bout. (IL : 48)

Les vagues qui s'écoulent sont le symbole de la continuité du voyage. La dernière phrase évoque le cycle sans fin du voyage, suggérant ainsi que le voyage est un processus continu. Malgré tout, Margerie éprouve un désir de tranquillité, comme le montre la comparaison avec Moïse. Selon Margerie, le voyage signifie également un changement intérieur, tout comme la mer change constamment de couleur : « Ce que l'on veut grâce au voyage, c'est voir, pour soi-même changer. C'est voyager d'île en île pour se transformer […] Voyager et revenir autre » (IL : 103). Diane de Margerie cite à cet égard Nicolas Bouvier :

> Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. (IL : 104)

Selon Bouvier, l'eau ne se limite pas à être une frontière, il s'agit plutôt d'un élément de connexion. L'eau est présentée comme un intermédiaire entre l'individu et le monde qui est utilisé comme une métaphore des expériences de la vie. Les expériences sont éphémères, tout comme les couleurs de l'eau (cf. Wilkens 2011 : 64). Dans le prochain sous-chapitre, nous examinerons la description de la nage dans le texte de Margerie ; pour l'auteure, celle-ci ressemble aussi métaphoriquement à un voyage.

8.1.3. La nage

> Ah ! nager ! Plonger dans la mer ! Se jeter à l'eau ! (IL : 51)
>
> Qu'est-ce que nager ? […] Cesser de penser à la conscience, au devoir, à la volonté mais larguer tout cela dans le Pacifique et laisser la mer ruisseler sur son corps. […] Perdre de vue le rivage en mettant la tête sous l'eau : tout oublier ; puis ressurgir – oublier cette horreur : le quotidien. Ensuite : flotter sur le dos. Être femme et poisson – ne plus savoir si l'on est femme *ou* poisson. Nager, c'est cela : perdre ce que Michaux appelle le 'préjugé de l'unité'. […] C'est bien ce que pensent le voyageur et la voyageuse. Nager dans le plus total abandon. […] Nager, c'est voyager. C'est perdre la notion d'un temps fractionné. (IL : 123, 124)

Dans cet extrait qui commence par une question rhétorique, la nage est décrite comme une expérience profonde et spirituelle qui va bien au-delà de l'activité physique. Margerie met en avant son lien avec l'eau. Nager est décrit comme un moyen de se libérer des contraintes et des attentes sociales

qui nous limitent et nous façonnent fréquemment. Margerie cherche à surpasser ses propres limites. Nager permet de laisser de côté l'idée d'unité et de se consacrer à l'ambiguïté et à la complexité de la vie. Il s'agit d'accepter la dualité et la contradiction en soi, et de lâcher les notions rigides d'identité et d'unité. Nager est présenté comme une forme de voyage où le temps ne joue aucun rôle et où la séparation entre l'homme et la nature est floue. L'écrivaine décrit la nage dans l'eau comme une manière de ne pas penser au devoir et à la conscience. Cela démontre la pureté et la neutralité absolue de l'eau. Diane de Margerie cite à ce propos Alessandro Baricco et « cet *Océan-Mer* » qu'il « décrit si bien » dans son roman du même titre :

> 'Elle semblait une spectatrice, silencieuse et même complice. Elle semblait un cadre, un décor, un arrière-plan. […] la mer était tout.' Si bien que tous les êtres vivants […] sont happés et cernés par cette immensité envoûtante non-humaine dans laquelle s'immerger, se fondre, se réfugier, oublier, trouver peut-être une deuxième vie cachée, souterraine, sous-marine, inconnue, mystérieuse comme la Mort. La terre-vie-et-douleur face à la mer-mort-et-l'oubli. (IL : 130)

Baricco dépeint l'océan comme un témoin silencieux et un complice. Il a donc un rôle passif. En conséquence, l'eau ne fait partie ni de l'intérieur ni de l'extérieur du monde, elle est neutre :

> […] la mer […] annule tout ce qui existe. Comme l'écrit Baricco: 'Il n'y a pas de radeau, il n'y a pas d'hommes, il n'y a pas de paroles, de sentiments, de gestes, rien. Il n'y a pas de coupables, ni d'innocents, de condamnés ni de sauvés. Il y a seulement la mer.' Serait-ce pour ce manque total de moralité, d'humanité, de jugement propre à la mer, que nous aimons tant les îles qui nous permettent d'être entourés par Elle, cette monstresse animale sans regard ? (IL : 130-131)

Enfin, une ambiguïté se manifeste dans la représentation de la mer. D'une part, Diane de Margerie décrit la mer comme un lieu de liberté et d'oubli. D'un autre côté, cette neutralité absolue fait également peur, comme le démontre cette dernière citation, car elle engendre un vide et une absence d'éléments humains et de jugements moraux.

8.2. L'oiseau

Un autre élément qui caractérise le domaine de « l'extérieur du monde » est l'oiseau qui peut symboliser l'évasion, la mobilité voire la liberté. Comme nous l'avons déjà exposé, chez Brunner, le domaine « intérieur » est souvent associé aux aspects émotionnels et psychologiques, tandis que le terme « extérieur » fait référence à la nature et au physique (cf 1967 : 24-25). Dans les passages suivants tirés du texte de Margerie, l'oiseau peut exprimer, selon les interprétations esquissées, à la fois « l'intérieur » et « l'extérieur » du monde, ainsi que le symbole de l'eau. L'oiseau crée un lien entre les deux domaines en reflétant à la fois la beauté de la nature et en suscitant des émotions et des réflexions personnelles chez Margerie. Dans cette citation, Margerie illustre de manière imagée la variété des oiseaux marins et leur capacité à s'adapter à leur environnement naturel :

> Ainsi se vérifie une fois de plus l'interaction des règnes puisque les oiseaux ont fécondé la terre, que ce soient les albatros marins capables de flotter des semaines entières dans le vent, ou encore d'autres oiseaux marins tels les fous, les pétrels ou les frégates dites magnifiques, sans doute parce que les yeux cerclés de rouge ont quelque chose de magique. (Mais pour moi, l'oiseau le plus beau que j'aie vu se trouve […] dans les falaises de l'île de Plaza, oiseau d'une blancheur totale et lumineuse, accompagné d'une traînée éblouissante qui ajoute une sorte de feu d'artifice à son mystère lorsqu'il s´élance, à contre jour, dans le soleil.) (IL : 99)

Les nombreuses figures de style et leurs sensations émotionnelles témoignent encore de l'écriture poétique. La description affective, reconnaissable au superlatif „ l'oiseau le plus beau » et aux adjectifs « éblouissante »

et « lumineuse », exprime la grande admiration et la fascination de Margerie pour les oiseaux. En employant la métaphore « qui ajoute une sorte de feu d'artifice », Margerie renforce sa perception d'un oiseau splendide à l'apparence spectaculaire. L'hyperbole « les albatros marins capables de flotter des semaines entières dans le vent » donne une représentation exagérée du vol des oiseaux. De manière métaphorique, cela peut représenter la liberté et l'indépendance totales des animaux. La liberté des oiseaux est également soulignée dans cette citation de l'auteure :

> Nous marchons le long d'une falaise abrupte qui abrite des centaines d'oiseaux criards, notamment des paille-queue – ces magnifiques oiseaux blancs […] Une otarie […] git comme morte […] tandis que les oiseaux s'égosillent, décrivant des cercles concentriques dans le soleil, et que montent les gémissements des otaries: deux registres tellement différents qui se mêlent ainsi entre la mer et le ciel, comme si le grondement exprimait l'obscurité puissante des cavernes, et les cris stridents de la frégate et du paille-en-queue, une liberté aiguë et revendicatrice. (IL : 108)

Les descriptions acoustiques de Margerie montrent un contraste entre la vivacité des oiseaux et l'inertie des phoques : La formule « les oiseaux s'égosillent, décrivant des cercles concentriques dans le soleil […] une liberté aiguë et revendicatrice » transmet l'énergie, l'intensité et la liberté des oiseaux, tandis que « les gémissements des otaries » impliquent une note plaintive et une présence terrestre.

8.2.1. Le voyage

Comme l'eau, l'oiseau est également une métaphore du voyage. La poétique de l'île et de l'insularité se nourrit aussi d'un certain nombre de sources littéraires. C'est ainsi que Diane de Margerie fait référence à l'écrivain Yi Munyŏl. La citation suivante offre une vision poétique de la liberté, étroitement associée aux thèmes de la transformation, du voyage et de la mort :

> Je me souviens aussi de l'image frappante de Yi Munyŏl […] – celle d'un oiseau de feu aux ailes d'or qui jaillit subitement lorsque son héros brûle toutes ses calligraphies et ses œuvres du passé. S'alléger, devenir léger, nomade, flottant et vagabond, grâce au voyage ! L'oiseau de feu : c'est cela que le poète de Yi Munyŏl voit au moment de mourir et d'abandonner son corps, dans une libération hallucinatoire. (IL : 127)

La métaphore de l' « oiseau de feu » de Munyŏl est un symbole puissant de la possibilité de se libérer des entraves de la vie. L'oiseau représente un voyage empreint de légèreté et de liberté. L'énumération successive des adjectifs „ léger, nomade, flottant et vagabond » renforce la sensation de liberté fluide et dynamique. L'oiseau de feu, souvent associé au phénix, incarne l'idée du renouvellement et de l'ascension. La formule « wie ein Phönix aus der Asche aufsteigen » (cf. Krienitz 2018 : 46) illustre cet acte de renaissance. Ce renouvellement nous ramène à Deleuze, qui, comme nous l'avons déjà souligné, identifie deux significations centrales de l'île pour l'homme : la séparation et la création (cf. Krienitz 2018 : 46 et Deleuze 2002 : 12).

La transformation qui se produit pendant le voyage, représentée par le symbole de l'oiseau de feu, est encore confirmée dans la citation suivante de Margerie : « Ce que l'on veut grâce au voyage, c'est voir, pour soi-même changer. C'est voyager d'île en île pour se transformer […] Voyager et revenir autre » (IL : 103). Dans cette citation, le domaine « intérieur » de Brunner apparaît visible, car chez Margerie, des changements intrinsèques se produisent lors du voyage vers les îles. Il s'agit donc, pour l'auteure, avant tout d'un voyage intérieur aux îles, ce qui confirme sa notion d' « île intérieure » (cf. Fisset, Brosse 2004 : 119). Les îles Galápagos évoquent chez Diane de Margerie un état d'ivresse qui favorise des expériences transcendantes :

> Dans les états visionnaires auxquels on atteint à travers la perte de soi, à travers l'effroi, une perception nouvelle s'esquisse où l'on est saisi par une

> vie extra-corporelle, hors du temps, qui n'est plus de l'ordre du réel immédiat. Ce qui reste d'une vie, ce sont peut-être ces rares instants où l'on a pu se quitter sans mourir. (IL : 127-128)

Cette nouvelle expérience intérieure de l'auteure est à nouveau illustrée par l'auteure à travers une citation de Nicolas Bouvier : « On ne voyage pas pour se gaver d'exotisme ou d'anecdotes comme un sapin de Noel, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore […] » (IL : 104). Lors d'une entrevue, Margerie exprime ses réflexions sur cette phrase :

> „ 'Rincée' : oui, c'est ce que j'ai ressenti en revenant des Galápagos. J'étais transformée. Je n'avais plus peur d'avouer que j'aimais la solitude. À mon avis, seul ce genre de voyage, dans la nature dépouillée, peut procurer cet état, qui règne sur l'île déserte. (Fisset, Brosse 2004 : 121)

8.2.2. La nature dépouillée

La nature intacte de ces îles est également illustrée par ses descriptions des oiseaux des îles Galápagos : « Ce qui frappe, c'est l'impassibilité de ces oiseaux qui semblent exiger silence et solitude » (IL : 23). L'écriture poétique se manifeste à nouveau dans cette citation. Margerie transmet aux animaux les émotions et les comportements humains, ce qui est considéré comme de l'anthropomorphisme. La formule « ces oiseaux qui semblent exiger silence et solitude » souligne l'importance de la tranquillité dans une nature préservée. Lesdits oiseaux demandent un espace sans perturbations souvent provoquées par l'homme. Cette harmonie prédominante dans la nature intacte se manifeste dans cette description détaillée du comportement des oiseaux :

> Elles passent un long moment à plonger leur bec légèrement spatuleux dans leurs plumes, à s'ébrouer, se gonfler, puis tout-à-coup, elles ouvrent ce bec très grand et poussent des cris aigus et répétés. Je ne sais pourquoi, mais voir ainsi leur cri sortir de leur bec, tandis que la marée montante s'active doucement, me procure un intense sentiment de plénitude. Je me gorge du fait que les oiseaux ont une notion du temps si différente de la nôtre : les mouettes des laves ont visiblement *tout* leur temps. (IL : 66)

Dans ce passage, l'auteure met en avant le fait que les mouettes des laves ont probablement une perception très différente du temps. La nature et les animaux ont un effet de ralentissement sur la vie de ceux qui les observent. Les observations des oiseaux et de leurs comportements sont présentées par Margerie de façon très poétique qui met en valeur la beauté et l'harmonie de la nature. Elle éprouve un sentiment de gratitude et de plénitude grâce à l'observation de la nature dépouillée.

9. L'intérieur du monde

La perception du temps, déjà présente dans les citations du chapitre précédent, nous amène maintenant au sujet de « l'intérieur du monde ».

9.1. La durée chez Diane de Margerie

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il existe une sensation particulière de la temporalité sur l'île. Brunner décrit cette durée limitée de la manière suivante :

> Die Zeit auf der Insel 'will wenig besagen' – sie stellt sich als Dauer, als Einerlei, unbewegt oder kreisend, jedenfalls ohne Inhalt und Ziel dar. Damit steht sie in Gegensatz zur Zeit, wie sie ‚Draußen, empfunden wird, nämlich als inhaltsreich und damit als 'vergänglich', als 'fliehend', 'reißend', 'fortschreitend', in jedem Falle also als 'bewegt'. (1967 : 22)

Ce fait est également perceptible chez Diane de Margerie. L'auteure souligne dans le passage suivant à nouveau le contraste entre les aspects « intérieur » et « extérieur » en établissant une distinction entre le temps de la ville et celui de l'île :

> Le temps n'est plus compté. C'est enfin l'arrêt, le silence […] Le temps ici n'est pas un temps cassé, cassant, avec les interruptions incessantes et fébriles des villes ; il a un sens, une épaisseur – celle de la durée. (Ce n'est pas que je prétende que le temps aille à reculons : simplement qu'il s'arrête suffisamment pour que je le sente passer.) (IL : 64)

Margerie explique comment le temps sur l'île cesse d'avoir une influence. Au lieu de cela, elle éprouve un sentiment de stagnation et de tranquillité. Contrairement au temps fragmenté des grandes villes animées, elle peut percevoir le temps sur les îles de manière consciente (cf. Brunner 1967 : 11). En ville, l'auteure est souvent submergée par l'agitation, la routine et les obligations sociales. En revanche, l'île offre un environnement isolé et calme, où le temps peut s'écouler plus lentement et sans les influences extérieures (cf. IL : 13-15, 118) : « Le temps sur une île n'est pas le même que dans une ville. Le seul fait d'être cerné par l'infini intensifie la durée, la rend intemporelle » (IL : 60).

L'idée selon laquelle l'île est cernée par l'infini suggère que son environnement naturel, entouré par la mer et le ciel, procure un sentiment d'immensité et de liberté (cf. IL : 15, 21). La perception du temps chez Margerie est intensifiée par cette infinité : « Chaque jour, partout, dans les îles : ce sentiment de vivre la même chose, mais tout étant, jour après jour, aggravé, intensifié, dramatisé, avec les obsessions qui ressortent, nourries par le silence […] » (IL : 50). Cette citation permet encore une fois une comparaison avec l'œuvre de prose de Winkler, dans laquelle « das sehnsuchtsvolle Bild einer 'Gegenwelt' zur Zeitwirklichkeit [aufleuchtet], in der Konzentration, Beschränkung, sichere Tat möglich ist […] » (Brunner 1967 : 12). Cette concentration particulière est également présente chez Diane de Margerie. Elle la décrit lors d'un entretien en se référant à son expérience de lecture sur l'île :

> Le temps s'étire très différemment. Par exemple, je ne lis pas un livre de la même manière à Paris et sur une île. Il y a là une fusion avec les autres éléments qui me permet de 'm'enfoncer' dans le livre, aidée par tout ce qui m'entoure. Une autre respiration m'habite, qui m'incite à communiquer avec moi-même et avec le monde de l'écrivain. Quand je déniche un beau livre, j'attends donc pour pouvoir le découvrir dans ces conditions, dans la durée qui est la mienne. (Fisset, Brosse 2004 : 122)

Il ressort de cette citation que la forme temporelle particulière de l'île offre à Margerie un espace d'approfondissement et de réflexion. En considérant l'île comme une meilleure zone vers le monde extérieur, Margerie peut profiter d'une expérience de lecture plus profonde. L'île se transforme alors en un lieu paradisiaque de sécurité, contrairement à un monde extérieur en constante mutation (cf. Brunner 1967 : 11). La citation suivante montre cette forte opposition entre l'île et le monde extérieur en abordant certains aspects essentiels de la perception du temps :

> Quel jour est-on ? Quel mois ? Est-ce jeudi ou vendredi ? Ai-je vieilli ou rajeuni ? Qui suis-je ? Suis-je ce que j'ai été, ou bien suis-je en train de changer ? Tous les jours se rassemblent. Réveil à quatre heures trente ou bien, si je ne pars pas en bateau, vie qui commence vers six heures. (IL : 50)

Cet extrait débute par six questions qui illustrent la relativité du temps. Les trois premières questions révèlent une désorientation fondamentale et une perte de contrôle par rapport à la notion du temps dans les îles chez Margerie. Les réflexions qui suivent témoignent d'une confrontation existentielle plus profonde avec son propre processus de vieillissement et l'identité. La dernière question de cette autoréflexion aborde l'élément central du changement du temps. Pourtant, la vie quotidienne de Diane de Margerie est organisée, comme en témoigne la dernière phrase. Comme nous allons le constater dans la citation suivante, c'est la nature qui agit en tant que minuteur :

> Je continue à perdre avec bonheur toute notion du temps. Je me coule dans le moule de la journée. Réveil avec les oiseaux […], lever entre cinq heures et sept heures. Fatiguée dès que tombe l'obscurité si rapide, à six heures, je me mets à écrire vers huit heures trente – un renversement total de mes habitudes. (IL : 118)

Contrairement à l'environnement urbain, caractérisé par l'activité humaine et la mesure artificielle du temps, l'heure aux îles Galápagos est déterminée par des rythmes naturels tels que le changement de jour et de nuit. C'est pourquoi l'auteure s'enfonce dans « le moule de la journée » et laisse la nature réguler ses phases de création et de repos (cf. Jürgens 2020 : 37, Prior 2020 : 337 et Billmann-Mahecha 2020 : 341). Sur la base de cette analyse, nous allons maintenant examiner la perception du temps sur l'île de Charles Darwin et Robinson Crusoé.

9.1.1. La durée chez Darwin

À l'opposé de Margerie, qui a une plus grande liberté de temps et peut donc ajuster sa vie quotidienne selon le rythme naturel de l'île, le naturaliste respecte un horaire strict. L'emploi du temps de Charles Darwin contraste donc fortement avec celui de Diane de Margerie. Comme le montre le passage suivant où Margerie cite un extrait de la biographie de Charles Darwin, celui-ci n'utilise pas la nature comme horloge naturelle :

> Jean Rostand la résume ainsi, cette vie réglée comme du papier à musique : 'Lever de bon matin. Courte promenade avant le petit déjeuner. Travail de huit heures à neuf heures et demie (c'est un des meilleurs moments pour Darwin). Repos sur un divan en écoutant la lecture du courrier et quelquefois d'un roman… Travail de dix heures et demie à midi…' et ainsi de suite jusqu'au dîner, […] et du coucher à dix heures et demie'. On frissonne au récit de cette vie si méthodique. (IL : 29)

Nous pouvons voir l'énorme discipline du naturaliste aux îles Galápagos. La comparaison « cette vie réglée comme du papier à musique » renvoie à sa vie quotidienne organisée. En examinant la dernière phrase, nous pouvons observer que cette méthode extrême provoque une certaine angoisse et un certain malaise chez l'auteure. À la différence du temps structuré chez Charles Darwin ou de la perception naturelle du temps chez Margerie, l'exemple suivant représente une annulation totale de toute perception du temps.

9.1.2. La durée chez Robinson

L'écrivaine fait référence à l'ouvrage *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier. Le protagoniste de Tournier, tout comme dans le roman *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, est échoué sur une île déserte. Contrairement à Charles Darwin, Robinson ne parvient au véritable bonheur qu'en l'absence de temps :

> Quelle est la véritable joie de ce Robinson oublié sur l'île de Speranza ? C'est tout simplement la négation du Temps. Le temps s'est arrêté. […] La catastrophe arrive sous forme d'une élégante goélette […] elle apporte […] le calendrier, les dates, le Temps. Robinson apprend qu'il est dans l'île depuis vingt-huit ans. (IL : 61)

La représentation de la goélette comme porteuse de la catastrophe est paradoxale, car un navire est souvent associé à l'espoir, au salut et à la civilisation. La nef de l'arche de Noé, évoquée dans l'Ancien Testament, est une représentation symbolique du salut du déluge dans la tradition chrétienne. De plus, dans l'*Odyssée* d'Homère, les navires témoignent de l'espoir d'un retour à Ithaque (cf. Homer 2016 : 126, 193, 195) et renforcent ainsi la connexion entre le protagoniste et sa patrie (cf. Mitterhofer 2018 : 364). Dans ce contexte, cependant, le navire devient le symbole du malheur, car il confronte Robinson à la réalité du temps et de la civilisation. Sans temporalité, Robinson était « […] d'une jeunesse minérale, divine, solaire. […] Sous le

soleil-dieu, Speranza vibrait dans un présent perpétuel, sans passé, ni avenir » (IL : 62). Alors qu'il doit maintenant constater qu'il a vieilli et s'est aliéné du monde extérieur par le long isolement (cf. IL : 61, 62).

De cette manière, nous pouvons constater que l'isolement de Robinson sur l'île n'a pas seulement des répercussions physiques. L'aliénation du monde qui accompagne l'isolement peut aussi impliquer un sentiment d'enfermement sur l'île, et donc contenir une dimension psychique. Ce fait révèle un autre aspect du domaine « intérieur » de Brunner.

9.2. Enfermement

Passons maintenant à l'impact de cet enfermement sur l'homme. La captivité physique sur l'île peut, par exemple, provoquer un sentiment de désespoir (cf. Gombaud 2007 : 129, 615). Cette affirmation est confirmée par Diane de Margerie :

> Les pensées des marins noyés refont surface : que faire sur cette terre aride où, muselé, je meurs de soif, où l'on m'a emmené pour que j'y sois une victime encerclée, enfermée, se demande l'abandonné ? Tous les jours monte la rage du prisonnier, la haine du bourreau, le désir de voir les navires sombrer à l'horizon puisqu'ils n'ont pas vu le chiffon agité en appel. Qu'ils crèvent, eux aussi ! Que les requins les dépècent ! (IL : 51)

La citation souligne également que l'isolement involontaire peut engendrer de la colère et de la haine. Afin de mieux appréhender les effets de la captivité sur l'île, Margerie fait référence à de nombreuses œuvres littéraires : « […] tant d'écrivains démontrent le contraire, comme si approfondir l'idée de l'île et de l'isolement menait tout droit à la conception du maudit […] » (IL : 90) En se référant aux réflexions de l'auteure et à ses intertextes, l'objectif des chapitres suivants est d'analyser l'effet de l'enfermement sur l'île.

9.2.1. Patrick Watkins

Pour commencer, nous faisons mention du marin irlandais Patrick Watkins. Randy Moore souligne dans son ouvrage encyclopédique *Galápagos. An Encyclopedia of Geography, History, and Culture* (Moore 2021) que Watkins a été le premier résident des îles Galápagos. Pour assurer sa survie, Watkins chassait des animaux et cultivait des fruits et des légumes qu'il échangeait contre du rhum sur les navires amarrés. Dans les rares récits de l'Irlandais, il est décrit comme un individu effrayant, portant des vêtements en lambeaux. Watkins, connu sous le nom de « Fatherless Oberlus », était ivre la plupart du temps et faisait travailler des marins pour lui. Afin de les empêcher de poursuivre leur voyage, il tentait de les enivrer pour qu'ils manquent le départ de leur bateau (cf. Moore 2021 : 352, 353). Le comportement tyrannique de l'ancien marin est mis en lumière par le traitement de l'un de ses matelots :

> „ En 1812, un navigateur devait découvrir un autre 'Robinson' […] un certain Patrick Watkins […] il n'en développa pas moins une intense soif de pouvoir : il se croyait le Roi de Floreana, et, s'étant approprié un malheureux Noir descendu de quelque navire, il en fit son souffre-douleur. […] Tyran invétéré, bourreau sadique, l'île l'avait révélé à lui-même. (IL : 69, 70)

La comparaison avec Robinson souligne l'ambivalence de la nature humaine. Alors que Robinson, dans sa solitude, fait l'expérience d'une sorte de réalisation de soi et de réflexion morale, Watkins montre une évolution opposée. Ainsi, Margerie voit l'île comme un lieu de révélation de soi, où nous pouvons dévoiler nos véritables traits de caractère.

La citation dépeint un homme qui, à cause de son isolement, se transforme en un maître cruel et avide de pouvoir. Les passages « il se croyait le Roi de Floreana » et la répression du « malheureux Noir » témoignent également d'un abandon des valeurs morales. En l'absence de normes sociales et de contrôle, l'homme peut donc devenir un tyran. Margerie mentionne à ce

sujet un portrait de Watkins de Herman Melville. Dans son roman *Les Encantadas ou Îles Enchantées*, le personnage Oberlus est inspiré par le marin irlandais (cf. IL : 47 et Moore 2021 : 353) :

> „ ‘Le long exercice d’une domination absolue sur tout ce qui l’entourait, la solitude presque ininterrompue, le manque de relations humaines’ lui inspirant ‘une sorte de mépris purement animal pour le reste de l’univers.’ Enfermement et dégradation de l’être qui a perdu tous ses points de repère. […] Enfermement de l’homme : il en devient bestial. Mais pas innocent. Sadisme de l’homme lorsqu’il n’est plus retenu par la présence d’autrui. (IL : 47)

Cette citation transmet l’idée que l’isolation de l’homme de la civilisation sans influence morale de ses congénères peut conduire à la perte de tout sens moral. Il devient bestial. En conséquence, Margerie se demande si, en l’absence de contraintes morales ou juridiques, le mal et le bien pourraient être équivalents :

> Maître ou esclave dans l’Île de solitude : est-ce la seule alternative ? L’Île pose-t-elle, plus que tout autre lieu, le problème de l’ambiguïté liée à la liberté ? Faire le mal ou faire le bien, est-ce équivalent dans l’Île parce que n’y règne plus aucune contrainte liée à une loi morale ou pénale ? […]
>
> Isola, où l’inquiétant isolement. (IL : 76-78)

L’île est présentée dans cette citation comme un espace qui teste les limites de la liberté. Sans contraintes ni règles extérieures l’homme doit faire un choix entre le bien et le mal. Selon Margerie, dans un état d’isolement, il est nécessaire de remettre en question les notions traditionnelles du bien et du mal, de la domination et de la soumission. Nous pouvons retrouver cette réflexion de l’auteure dans plusieurs de ses références intertextuelles.

9.2.2. La prison

L’isolement des îles est souvent utilisé comme un lieu d’exil, l’océan servant de frontière et de moyen de contrôle. Les îles Floreana, San Cristóbal et Isabela de l’archipel des Galápagos ont été des colonies pénitentiaires entre 1833 et 1959 (cf. IL : 90 et Moore 2021 : 351). Néanmoins, comme le démontre la citation suivante, il y avait peu de justice et de comportement éthique dans ces lieux « où pourtant jamais ne put s’établir une justice sereine » et où l’auteure songe à ces « bagnes, clos et resserrés sous un soleil meurtrier, avec leurs bourreaux sadiques […] » (IL : 71). Ici, nous observons la confrontation entre le bien et le mal qui peut se produire sur l’île. Des « bourreaux sadiques » dirigent les colonies pénitentiaires des îles Galápagos, agissant contre les normes sociales. Isolés, sans aucun contrôle, ils abusent de leur pouvoir. La prison et l’île deviennent ainsi un lieu de violence et de terreur (cf. Pichler *et al.* 2023 : 11 et Genet 2001 : 16). L’émergence de traits sadiques est également visible dans la référence intertextuelle suivante de Diane de Margerie.

9.2.3. *L’île du docteur Moreau*

Le récit *L’île du docteur Moreau* de H. G. Wells raconte l’histoire du scientifique Dr. Moreau. Il effectue sur une île des interventions chirurgicales et des manipulations génétiques sur des animaux et crée des « homme-bêtes ». Ils vivent dans un village et sont soumis aux lois et règlements du Dr. Moreau. Le scientifique est vénéré par ses créatures, qui appellent le docteur leur « Maître » (cf. Michel-Fauré 2022 : par. 18). Diane de Margerie se questionne à ce propos : « Le docteur Moreau, personnage des plus inquiétants créé par H.G. Wells, aurait-il tenté d’humaniser l’animal […] s’il n’avait été à l’abri des regards dans la solitude de son île ? » (IL : 86)

L’isolement de l’île est donc aussi une source de danger. Coupé des normes et des valeurs sociales, Moreau n’hésite pas à abandonner sa décence. Il devient un créateur satanique, comme le décrit Margerie, qui transforme

l'île en un laboratoire du mal (cf. IL : 92). À la différence de la connotation négative du mot « enfermement », la référence intertextuelle suivante de l'auteure expose une représentation idéalisée de l'isolement, qui a des répercussions positives sur l'individu.

9.2.4. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*

Dans l'enfermement de l'île de Michel Tournier, le personnage principal mène une existence libre, loin des soucis :

> L'Île de Tournier, c'est cela : […] Une vie libre, loin des tracas de la famille, de la religion, du travail, de la rue. Une vie où Robinson est seul, amant de toute la nature – une vie tellurique sans œil qui juge, sans femme qui engendre, sans fils adolescent qui observe. Une vie solitaire […]. (IL : 62)

La solitude et l'enfermement ne deviennent donc pas pour Robinson un dilemme moral, mais une occasion de découverte de soi et de retour à la nature. Contrairement à Watkins, aux gardiens de prison et à Moreau, pour qui l'absence d'un « œil qui juge » conduit au satanisme et à la tyrannie, Robinson développe son propre ordre moral en harmonie avec la nature.

Ce chapitre confirme le fait que c'est l'individu qui détermine l'interprétation de l'espace insulaire comme endroit meilleur ou pire par rapport au monde extérieur (cf. Brunner 1967 : 23, 24). Les actions de Watkins, de Moreau ou des gardiens de prison ont fait de l'île un lieu de terreur, tandis que l'île de Robinson s'est transformée en un lieu de découverte de soi-même. L'évaluation de l'espace insulaire de Robinson est semblable à celle de l'auteure. Malgré tout, comme nous allons le constater dans le dernier chapitre de l'analyse, il existe des divergences importantes.

10. La transformation intérieure chez Diane de Margerie

« Étrange comme vous vient rapidement, dans une île, le sentiment d'être séquestrée » (IL : 50) écrit Diane de Margerie dans son ouvrage. Le sens connotatif du verbe « séquestrer » renvoie également au sentiment d'isolement de Margerie sur l'île. Néanmoins, l'auteure est activement à la recherche de cet enfermement, comme le prouve une interview. Nous remarquons un contraste avec Robinson qui, échoué sur l'île, lutte pour sa survie et « qui, devenu sa propre femme, veut récurer sa petite demeure, nettoyer, s'organiser, tout en parlant à Dieu » (IL : 51). Dans cette citation, Margerie décrit Robinson comme une personne coincée dans son isolement. Enfermé dans un cercle d'auto-organisation et d'obligations, il tente de surmonter le sentiment d'enfermement. D'après Margerie, c'est la raison pour laquelle il ne parvient pas à trouver de la délivrance dans la solitude (cf. IL : 50-51).

Bien que l'enfermement dans l'île ne fasse pas de Robinson un tyran sadique, il tente d'annuler la séparation avec son pays natal. Nous remarquons une différence essentielle par rapport à Diane de Margerie, qui associe la solitude de l'île à une liberté totale précisément parce qu'il n'existe pas de lien avec le monde extérieur :

> Le besoin d'être libre. De rompre. (Pas de billet d'avion, pas de navire en vue.) L'ambiguïté poussée à l'extrême. Et surtout cet étrange désir de filer, de repartir – mais pas pour un retour comme si de rien n'était, pas pour la Ville Grise ou le Continent. Pour une autre île peut-être ? Pas d'attaches, surtout. Assez. Assez. Ne pas faire comme le Robinson de Defoe (que je relis ici) qui reproduit dans son île toute l'Angleterre victorienne avec ses casseroles et souvenirs bibliques. (IL : 50)

Pour l'écrivaine, l'île est un endroit pur, une sorte de « tabula rasa », et donc un lieu de renouveau. Celle-ci surgit chez l'auteure précisément en raison

du manque de connexion avec le monde extérieur. De cette manière, elle esquisse une critique de la société d'aujourd'hui. « *Île, isola, isolement* – je ne cesse d'être consternée par l'idée toute faite que l'on se fait de la solitude » (IL : 134), écrit Margerie. Le désir de solitude est devenu indésirable de nos jours en raison de son association avec l'égoïsme « [a]lors qu'il porte à la contemplation, à la méditation, au travail, à la compréhension des autres auxquels on a le temps de réfléchir » (Fisset, Brosse 2004 : 120). Pour Margerie, la solitude est donc une condition indispensable à l'empathie, comme le démontre la citation suivante : « Sans solitude, nous n'avons rien à donner, ni même le temps de penser à l'autre ; l'essentiel tient à elle » (IL : 135).

Cette réflexion expose le paradoxe entre solitude et connexion interpersonnelle. Bien que la solitude soit souvent perçue de manière négative et, par définition, éloigne les gens, cette citation suggère que l'isolement peut être la fondation d'une relation plus profonde avec autrui. Ainsi, c'est le désir de changement intérieur qui pousse l'auteure à se rendre aux Galápagos (cf. IL : 134) :

> Il s'agira peut-être d'un changement qui dérange : une autre façon d'envisager nos relations avec autrui […] des ruptures avec des êtres trop patiemment supportés par cette peur inoculée d'être seul […] une envie grandissante de silence, et […] une libération […] une perception nouvelle du bonheur […]. (IL : 134)

L'expérience de l'île a donc un effet profond sur la psyché et la personnalité de Margerie, ce qui lui permet de se redécouvrir et de prendre une nouvelle direction créative dans sa vie :

> „ Devenir fou peut-être, mais ne pas redevenir normal sur une île déserte – devenir fou pour être sauvé juste à temps, enrichi à vie par des visions et des cauchemars – devenir fou, mais devenir écrivain. (IL : 51)

D'après Diane de Margerie, l'écriture lui permet finalement de transformer son expérience de la solitude en quelque chose de constructif et d'expressif :

> […] j'ai revécu mon voyage aux Galápagos pour le partager à travers l'écriture. L'île intérieure, on ne peut pas la garder pour soi, car on désire partager moralement ce goût pour la liberté et la solitude. (Cf. Fisset, Brosse 2004 : 120)

L'expression « j'ai revécu mon voyage aux Galápagos » suggère que l'écriture de Margerie ne se limite pas à la simple reproduction de ses souvenirs. Son objectif est de les revivre émotionnellement et psychologiquement, et de les partager avec d'autres individus à travers son écriture poétique. En tant que lieu solitaire et isolé, l'île devient ainsi, à travers sa lecture, un élément d'une relation humaine profonde et d'une communauté.

11. Conclusion

En analysant des extraits de l'œuvre *Isola*, nous avons constaté la présence de nombreux symboles et thèmes associés à une poétique de l'insularité. À présent, nous allons faire une brève synthèse des principales constatations et conclusions.

Dès le début de l'ouvrage, nous pouvons percevoir l'écriture de l'auteure, fortement émotive et empreinte d'impressions personnelles (utilisation des effets de style et images). Il s'avère que le genre de la littérature de voyage offre un cadre approprié à la narration, car il est caractérisé par une perception de la nature empreinte de révérence et de profonde réflexion. La vision humble de Diane de Margerie de la faune et de la flore des îles Galápagos est également mise en valeur par ses descriptions poétiques.

L'analyse de la notion d'île démontre qu'elle possède différentes connotations individuelles en plus de sa dimension géographique. L'île peut être vue à la fois comme un refuge et comme un endroit de terreur. En outre, l'île peut représenter un nouveau départ et une nouvelle création, ce qui incite l'auteure à une réflexion philosophique sur l'identité, l'isolement et le lien avec le monde extérieur. Ces réflexions métaphoriques de l'île sont à la base de la notion d'insularité, qui désigne l'ensemble des concepts culturels liés aux îles. Diverses approches de définition permettent d'identifier le sous-concept de l'îléité, qui englobe surtout des aspects psychologiques de la perception individuelle de l'île.

Le chapitre 6 examine de manière approfondie l'influence psychologique de l'île sur l'auteure. Bien que Margerie offre une description radieuse sur l'île, le long séjour permet de mieux se familiariser avec les îles Galápagos et leur population. De cette manière, l'écrivaine décrit également les conditions de vie précaires dans l'archipel et exprime ainsi une vision critique de l'île. La perspective subjective de l'auteure, qui ouvre des perspectives sur la poétique de l'insularité, est confirmée, car de nombreuses différences apparaissent entre un observateur neutre, tel que le cartographe objectif, et l'auteure. Outre les descriptions affectives d'îles différentes que Margerie illustre avec des expressions telles que « l'étrange couleurs laiteuse de la mer m'avait étonnée », nous voyons comment les formes objectives contiennent des contenus subjectifs et suscitent ainsi des sentiments chez l'auteure. Ceux-ci sont exprimés à l'aide d'un langage poétique qui inclut des figures stylistiques telles que les anaphores, les métaphores, les comparaisons et les hyperboles.

À partir d'une analyse approfondie des rapports entre « l'intérieur » et « l'extérieur » du monde, il s'est avéré que chez Diane de Margerie, c'est surtout « l'intérieur » qui joue un rôle crucial dans l'élaboration d'une poétique de l'insularité. À l'opposé du monde extérieur, connoté négativement par des expressions telles que « la Ville Grise » ou « nous, qui sommes prisonniers des villes », les îles Galápagos représentent pour Margerie son « île intérieure », un lieu de repos et donc un lieu de liberté. Les symboles de l'eau et des oiseaux, bien qu'ils soient attribués au monde extérieur, créent un point d'intersection entre les deux domaines. L'auteure associe de manière métaphorique les deux symboles à la liberté et à la transformation, soulignant ainsi le changement intérieur à travers les îles.

L'évaluation de la forme temporelle spécifique de l'île confirme une fois de plus que l'écrivaine perçoit les îles Galápagos comme une « île intérieure ». Contrairement au temps à l'extérieur, marqué par l'agitation, le temps sur l'île est associé à l'immobilité, au calme et à l'intemporalité. À la différence de Charles Darwin, qui est strict dans son approche du temps, chez Margerie, c'est la nature qui dicte le rythme de la journée.

Enfin, dans la seconde symbolique du domaine intérieur, consacrée à l'enfermement, nous retrouvons une fois de plus un regard critique sur les îles (Galápagos). En examinant plusieurs références intertextuelles, nous constatons les aspects négatifs de l'insularité. Le marin Patrick Watkins, le gardien de prison et le protagoniste du roman *L'île du docteur Moreau* soulignent les conséquences négatives de l'isolement sur une île, qui peut mener à des comportements tyranniques et sadiques. L'île révèle donc les véritables caractéristiques de l'être humain. C'est la raison pour laquelle il est essentiel de remettre en question les idées traditionnelles du bien et du mal sur l'île.

Lors d'une dernière comparaison intertextuelle, il devient évident que l'enfermement de Robinson et l'isolement de Diane de Margerie sur l'île présentent des différences marquées. Même si Robinson élabore sa propre morale en harmonie avec la nature, il s'oppose néanmoins à la solitude. Contrairement à Margerie, qui considère la séparation totale avec le

monde extérieur comme un élément fondamental de sa transformation intérieure.

En fin de compte, nous pouvons identifier une approche critique envers la société. L'auteure constate que la société d'aujourd'hui adopte une attitude négative à l'égard de la solitude, qu'elle assimile à de l'égoïsme. Pour résumer, il apparaît que seule la solitude et l'isolement dans les îles Galápagos offrent à l'écrivaine la possibilité d'établir une connexion plus profonde avec la société et d'éveiller chez elle un besoin d'art et de poésie.

BIBLIOGRAPHIE

Appinger, Christoph (2006) : *Topos Insel. Insularität in zeitgenössischen Reiseberichten, Diplomarbeit*, Univ. Wien.

Besson, Françoise (2017) : « La littérature de voyage et d'ascension : du passage de la relation de voyage à la conscience de la relation au monde ». Dans : *ILCEA*, nº 28, s. p., https://doi.org/10.4000/ilcea.4133 [31.07.2024].

Bernardie-Tahir, Nathalie/ Taglioni, François (2016) : « Les territoires insulaires : des lieux d'exception ? » Dans : *Cultures et Sociétés*, nº 40, 44-49.

Billmann-Mahecha, Elfriede (2020) : *Zeitgefühl. Dans : Schinkel, Sebastian/ Hösel, Fanny et al. (dir.) : Zeit im Lebensverlauf. Ein Glossar*. Bielefeld : transcript, 341-346.

Bonnemaison, Joël (1990) : « Vivre dans l'île. Une approche de l'îléité océanienne ». Dans : *L'Espace géographique*, t. 19-20, nº 2, 119-125.

Brunner, Horst (1967) : *Die poetische Insel. Inseln und Inselvorstellungen in der deutschen Literatur*. Stuttgart : Metzler.

Deleuze, Gilles (2002) : *L'île déserte. Textes et entretiens 1953–1974*. Paris : Minuit.

Ette, Ottmar (2011) : « Insulare ZwischenWelten der Literatur. Inseln, Archipele und Atolle aus transarealer Perspektive ». Dans : Wilkens, Anna E./ Ramponi, Patrick/ Wendt, Helge (dir.) : *Inseln und Archipele. Kulturelle Figuren des Insularen zwischen Isolation und Entgrenzung*. Bielefeld : transcript, 13-56.

Fisset, Émeric/ La Brosse, Gaële de (2004) : « Pour l'amour des Galápagos ». Dans : Fisset, Émeric (dir.) : *Îles funestes, îles bienheureuses. Chemins d'étoiles. Invitations à l'itinérance*. Paris : Transboréal, 118-123.

Genet, Jacqueline (2001) : « L'île-refuge et ses métamorphoses dans la poésie de Yeats ». Dans : Amiot-Jouenne, Pascale (dir.) : *Irlande. Insularité, singularité ?* Nouvelle édition [en ligne], Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 16-36.

Gombaud, Stéphane (2007) : *Iles, insularité et îléité Le relativisme dans l'étude des espaces archipélagiques*, Thèse de doctorat, Univ. de la Réunion.

Grondin, Patricia/ Genevois, Sylvain (2022) : « Île, insularité, îléité ». Dans : *Géo confluences*, s.p., https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/insularite [31.07.2024].

Homer (2016) : *Odyssee* (trad. Kurt Steinmann). München : Penguin.

Jürgens, Kerstin (2020) : « Arbeit ». Dans : Schinkel, Sebastian/ Hösel, Fanny et al. (dir.) : *Zeit im Lebensverlauf*. Ein Glossar. Bielefeld : transcript, 37-42.

Krienitz, Lothar (2018) : *Die Nachfahren des Feuervogels Phönix*. Berlin : Springer Spektrum.

Margerie, Diane de (2003) : *Isola. Retour des îles Galapagos*. Paris : Pauvert. [cité sous le sigle IL]

Mayer, Susanne (2010) : *Schein und Sein, Traum und Wirklichkeit bei René Magritte*, Diplomarbeit, Univ. Wien.

Michel-Fauré, Valérie (2022) : « Archipels imaginaires, voyages en insularités ». Dans : *Babel*, s. p., https://doi.org/10.4000/babel.14108 [31.07.2024].

Mitterhofer, Hermann (2018) : « Dem Auge erzählt ». Dans : *Zeitschrift für Pädagogik*, nº 3, 359-373.

Moles, Abraham A. (1982) : « Nissonologie ou science des îles ». Dans : *L'Espace géographique*, t. 11, n° 4 281-289.

Moore, Randy (2021) : *Galápagos. An Encyclopedia of Geography, History, and Culture*. Santa Barbara, California : ABC-CLIO.

Pichler, Georg/ Jurcic, Christina/ Roca Arañó, Francisca/ Siguan, Marisa (2023) : « ‚Das schöne Stückwerk Meer' – Inseln als literarischer und kultureller Raum. Eine Einleitung ». Dans : eid. (dir.) : *Inseln als literarischer und kultureller Raum*. Utopien, Dystopien, Narrative der Reise. Berlin : Peter Lang, 11-15.

Prior, Helmut (2020) : « Zeiterleben ». Dans : Schinkel, Sebastian/ Hösel, Fanny et al. (dir.) : *Zeit im Lebensverlauf. Ein Glossar*. Bielefeld : transcript, 335-340.

Weigel, Nina (2023) : « Insularitätskonzepte als Diskursliferanten. Lukas Maisels Roman Buch der geträumten Insel ». Dans : Pichler, Georg/ Jurcic, Christina/ Roca Arañó, Francisca/ Siguan, Marisa (dir.) : *Inseln als literarischer und kultureller Raum. Utopien, Dystopien, Narrative der Reise*. Berlin : Peter Lang, 373-382.

Wilkens, Anna E. (2011) : « Ausstellung zeitgenössischer Kunst : Inseln – Archipele – Atolle. Figuren des Insularen ». Dans : ead./ Ramponi, Patrick/ Wendt, Helge (dir.) : *Inseln und Archipele. Kulturelle Figuren des Insularen zwischen Isolation und Entgrenzung*. Bielefeld : transcript, 57-98.